EMPREINTE CINEMA PRÉSENTE

ALBAN LENOIR · OLGA KURYLENKO · KEVIN LAYNE · MICHAËL ABITEBOUL · SÉBASTIEN LALANNE · DAVID MURGIA · GUILLAUME LABBÉ

AVEC LA PARTICIPATION DE VINCENT PEREZ ET JOSIANE BALASKO

CETTE HISTOIRE EST VRAIE

POURTANT VOUS NE LA CONNAISSEZ PAS

L'INTERVENTION

LA NAISSANCE DU GIGN

UN FILM DE

FRED GRIVOIS

UN SCÉNARIO DE FRED GRIVOIS EN COLLABORATION AVEC JÉRÉMIE GUEZ ET ILÉANA EPSZTAJN PRODUIT PAR RAPHAËL ROCHER & HENRI DEBEURME COPRODUIT PAR JACQUES-HENRI BRONCKART PRODUCTRICE EXÉCUTIVE ELSA RODDE IMAGE JULIEN MEURICE COSTUMES EMMANUELLE BELLOCQ SON FABRICE OSINSKI EMMANUEL AUGEARD ADRIEN ARNAUD SÉBASTIEN PIERRE MONTAGE BAXTER MUSIQUE ORIGINALE COMPOSÉE PAR MIKE ET FABIEN KOURTZER 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR SAMUEL GIRARDIN DIRECTION DE PRODUCTION HUBERT BRAUT PRODUCTION EXÉCUTIVE MAROC AGORA FILMS RÉGISSEUR GÉNÉRAL RABII EL BAKKI DIRECTION DE POST-PRODUCTION ALEXANDRE ISIDORO

UNE COPRODUCTION EMPREINTE CINEMA SND GROUPE M6 VERSUS PRODUCTION C8 FILMS PROXIMUS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ ET C8 RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE D'INVER TAX SHELTER EN ASSOCIATION AVEC PLAYTIME ET INDÉFILMS 6 VENTES INTERNATIONALES PLAYTIME

© 2018 EMPREINTE CINEMA - SND GROUPE M6 - VERSUS PRODUCTION - C8 FILMS

EMPREINTE CINEMA présente

L'INTERVENTION

LA NAISSANCE DU GIGN

Dossier de Presse

<u>Au cinéma le 30 Janvier 2019</u>

Durée : 98 min

Un film de Fred Grivois

Avec Alban LENOIR, Olga KURYLENKO, Kevin LAYNE, Michaël ABITEBOUL, Sébastien LALANNE, David MURGIA, Guillaume LABBE, Vincent PEREZ, et Josiane BALASKO

<u>DISTRIBUTION :</u>
SND
GROUPE M6
89 Avenue Charles de Gaulle
92575 Neuilly sur Seine Cedex

SYNOPSIS

1976 à Djibouti, dernière colonie française. Des terroristes prennent en otage un bus d'enfants de militaires français et s'enlisent à une centaine de mètres de la frontière avec la Somalie. La France envoie sur place pour débloquer la situation une unité de tireurs d'élite de la Gendarmerie.

Cette équipe, aussi hétéroclite qu'indisciplinée, va mener une opération à haut risque qui marquera la naissance du GIGN.

ENTRETIEN AVEC FRED GRIVOIS

Après LA RÉSISTANCE DE L'AIR, qu'est-ce qui vous a donné envie de vous attaquer à cette affaire ?

En fait, je m'y étais attaqué bien avant mon premier film. Il y a 10 ans environ. Et puis pour diverses raisons je me suis tourné vers d'autres projets. C'est un des tireurs d'élite participants qui me l'avait racontée, précisant qu'elle était à l'origine de la création du corps de police le plus aimé des Français. J'y ai immédiatement décelé tous les ingrédients d'une grande aventure: de vrais héros au sens classique du terme, de la tension, presque comme dans un western !

À petite échelle c'est l'histoire de jeunes hommes qui vont devenir des adultes en 36 heures. Mais leur petite histoire s'inscrit dans la grande, celle avec un grand H. Car ils ont été les acteurs, en pleine guerre froide d'événements qui les dépassaient.

Je trouve aussi amusant que leur acte de désobéissance vis-à-vis du pouvoir soit l'acte fondateur du GIGN.

C'est mon agent qui m'a poussé à ressortir mes notes… Et c'est devenu un film !

Comment vous êtes-vous documenté ?

Cette affaire a été étouffée et peut-être est-elle encore classée, même si elle est connue. Deux ou trois livres sont parus à son sujet, mais il y a eu à l'époque une sorte d'embargo de la presse car ces hommes ont pris un risque insensé et ont désobéi. J'ai donc commencé par rencontrer les anciens du GIGN, et l'un d'eux possédait quelques coupures de presse. Nous avons recherché et trouvé d'autres archives : l'article le plus exhaustif, le plus intéressant et le plus détaillé, mais truffé de réflexions d'un racisme inouï, était cinq pages dans *Minute* ! *Paris-Match* aussi avait bien couvert l'affaire, et *Le nouveau détective* avait fait paraître un article très intéressant.

Avez-vous impliqué les véritables protagonistes de l'affaire ?

Il y a 10 ans j'avais pu discuter de cette affaire avec différents protagonistes, tireurs d'élite et anciens otages, mais pour l'écriture du scénario j'ai choisi de ne pas les impliquer. Je ne suis

pas documentariste et encore moins journaliste. Je ne voulais pas tant raconter la vérité des faits que celle des émotions. Ce choix est d'autant plus opportun que j'avais commencé ce travail d'écriture il y a 10 ans. Avec mes co-scénaristes, Ileana Epsztajn et Jérémie Guez, nous sommes partis de ce qui me restait en mémoire de l'histoire et de ce que j'avais envie de raconter, et de son côté, Ileana Epsztajn a épluché les articles de presse pour y trouver quelques détails indispensables.

Dans le film, ces hommes font penser aux "barbouzes" auxquels la France faisait appel dans ce type d'opérations…

Ce qui est intéressant, c'est justement qu'ils ne l'étaient absolument pas. Ils étaient gendarmes avant tout. À cette époque La France devait faire face à une menace nouvelle, le terrorisme, et elle devait donc se doter d'une nouvelle forme de réponse, que sont les groupe spéciaux d'intervention. Pour eux tout restait à inventer. Ils étaient entraînés mais pas forcément préparés à ce qu'ils allaient affronter. Et certainement pas à un tel choc climatique. Nous étions en février en métropole, et il faisait froid, et pour que le spectateur comprenne leur manque d'équipement, un seul d'entre eux porte sa tenue militaire et les autres restent en civil. Ils ne ressemblaient en rien aux gendarmes parfaitement entraînés et très militarisés qui interviendront quelques années plus tard à Marignane. Eux, c'étaient des bricoleurs, des pionniers.

Jusqu'où souhaitiez-vous restituer la réalité historique ? À quel moment démarre la fiction?

Je voulais faire un film court et sec. Il était donc évident qu'il allait falloir faire des choix et tordre la réalité pour raconter plus de deux jours entiers en une heure et demie. C'est ce que

j’ai trouvé le plus difficile à faire, sachant que je prenais le risque de trahir d’une manière ou d’une autre les faits et ceux qui y ont participé. J'avais lu des interviews de Mark Boal (scénariste de DEMINEURS et de ZERO DARK THIRTY) où il recommandait de fusionner les personnages réels dès qu'ils donnaient l'impression d'avoir la même fonction. J’ai utilisé ce procédé assez souvent en restructurant les faits réels. Ensuite, le mélange fiction-réalité évolue selon les besoins et les temps du récit.

J’ai pris bien sûr des libertés : l’agent de la CIA est une invention, j’avais besoin d’un personnage introduisant les enjeux géopolitiques de l’époque mais aussi d’un Candide vis-à-vis des hommes de l'unité. La présence d’une base américaine sur le territoire de Djibouti et l’existence d’un dossier sur l’affaire aux Archives du Congrès américain, me fait penser qu’ils ne devaient pas se trouver si loin. De la même façon, Josiane Balasko incarne la position de l’État français : pas de prise de risque, des négociations dans l’ombre et des mallettes d’argent liquide, contrairement aux Américains qui ne négocient pas face au terrorisme. Sauf que ce jour-là, on n'a pas négocié !

Le film pointe les atermoiements de la diplomatie et de l'État français face à une situation d'urgence qui nécessitait des décisions rapides…

L’histoire se situe en pleine guerre froide, à un moment où les rapports de force pouvaient basculer : si la France perdait ce petit bout de territoire, pas plus grand que la région parisienne, l’accès au canal de Suez était perdu et les positions occidentales au Moyen-Orient en auraient été bouleversées. Il y avait quelque chose de cocasse dans la trajectoire de ces hommes coincés dans un contexte historique qui les dépassait, et contraints pour sauver les

enfants otages de tuer des forcenés. Même s'ils n'étaient pas encore constitués en GIGN, leur éthique était déjà "s'engager pour la vie", c'est-à-dire préserver la vie de tous, quels qu'ils soient. Ceci explique le dilemme de certains lorsqu'ils ont reçu l'ordre de tirer pour tuer, alors qu'ils étaient entraînés à "stopper" en touchant des points non létaux chez leurs adversaires. Ils ont connu quinze minutes de grande solitude face à une armée en état de guerre. Le communiqué officiel relate huit morts côté somalien, selon les témoignages que j'ai recueillis on atteint plutôt dix fois ce chiffre.

Mon projet n'était pas de critiquer l'État français ni d'émettre de jugement car la situation était complexe et extrêmement dangereuse. Cela aurait pu tourner au désastre : la lucidité du personnage de Josiane Balasko permet de dire quelque chose de cette réalité. Mais ce qui m'importait davantage était d'explorer l'aspect humain et émotionnel, surtout le questionnement de ces hommes sur l'acte de tuer. Dans une scène essentielle, l'un demande aux autres s'ils ont déjà tué. Ce n'est jamais un acte anodin même s'il s'agit d'hommes formés, absous et payés pour le faire.

L'un d'entre eux que j'ai interrogé m'a confié être encore rongé par ce souvenir, rappelant que parmi les principes qui régissent les interventions de cette unité d'élite, "la vie d'un preneur d'otage a la même valeur que celle de l'otage".

Quels étaient les rapports entre ce groupe que vous mettez en avant, l'armée régulière et la Légion ?

A l'époque, les rapports étaient un peu tendus entre eux car le respect de la hiérarchie n'est pas identique dans tous les corps. Par exemple, dans ce groupe d'élite, ils s'appellent tous par leurs prénoms et utilisent rarement les grades. Un général qui a fait la guerre en Algérie ou en Indochine, ou bien a gagné ses galons pendant la Seconde Guerre mondiale n'a pas vraiment la même approche. C'était pertinent d'analyser les compétences et les limites de l'armée et de prendre la décision de faire appel à un autre corps. Le général en opération sur place a prévenu Paris et Paris a diligenté cette unité d'élite de la gendarmerie qui deviendra par la suite le GIGN.

Qu'est-ce que vous souhaitiez mettre en avant ?

Le tir unique est le clou du spectacle ! Ces tireurs d'élite font une chose exceptionnelle que nul autre ne peut faire. Tout le film est tendu vers ce moment où ils s'apprêtent à effectuer ce tir et la tension se cristallise à cet instant précis.

La mise en scène évoque parfois le style des années 70. Pourquoi ce choix ?

Nous avons tourné essentiellement caméra à l'épaule à l'exception de 4 ou 5 plans en pied, statiques, et des points de vue tournés à la longue focale. Esthétiquement, je voulais quelque chose de très nerveux, ce qui pose beaucoup de problèmes au montage. Mais pour moi, le côté seventies était une évidence et mon passé de graphiste m'a permis d'y retrouver un vrai plaisir. Cela m'évoque des films que j'adore comme L'AFFAIRE THOMAS CROWN. Le split-

screen est un outil narratif à la fois ludique et puissant qui permettait de dynamiser le statisme de certaines scènes.

Pourriez-vous parler de vos personnages ; l'institutrice par exemple ?

Pour créer de l'empathie il faut des personnages authentiques, avec des contours psychologiques consistants. L'institutrice est un personnage extraordinaire. J'en ai fait une Américaine pour impliquer les États-Unis dans l'histoire.

C'est Michael Laguens, notre directeur de casting, qui a pensé à Olga Kurylenko. Quand elle m'a appelé pour dire qu'elle acceptait, j'ai d'abord cru à une blague, mais elle a réellement adoré le rôle. Bien qu'ayant tourné sous la direction de Terrence Malick ou Terry Gilliam et avec Tom Cruise et Ben Affleck, elle se laisse diriger avec simplicité, sachant faire la jonction entre nos méthodes de jeu et celles des Anglo-saxons qui sont assez différentes... et c'est aussi elle qui fait la jonction entre les différents mondes décrits dans le film grâce à la générosité de son travail et la qualité de son jeu.

Et pour le groupe d'élite ?

C'est un groupe, une bande, une clique. Avec chacun sa personnalité et sa façon de faire. Un peu comme les SEPT MERCENAIRES de Sturges.

Cela a influé sur le choix du casting. Chacun a trouvé sa place en fonction de son caractère. Alban Lenoir, sérieux et physique, était une évidence pour faire le chef. Sébastien Lalanne, avec son humour et ses pulsions d'organisateur s'est de fait placé comme son second. David

Murgia, qui improvise beaucoup et passe son temps à blaguer, a pris le rôle d'élément perturbateur. Michael Abiteboul s'est avéré un parfait conciliateur avec sa bonhomie mêlée d'angoisse. Quant à Guillaume Labbé, il s'est beaucoup amusé à jouer ce personnage taiseux et peu avenant au premier abord.

Les cinq ont vraiment formé une bande de potes à l'écran et hors écran : il était essentiel qu'ils soient soudés sur le plateau et dans la vie.

Quelques mots sur Kevin Layne qui incarne le chef des preneurs d'otage ?

Kevin Layne est un grand acteur anglais qui a joué dans le dernier JURASSIC WORLD et le dernier STAR WARS. Il a donné à son personnage une dimension à laquelle je n'aurais pas pensé: la fragilité de l'homme qui fait le constat que tout se délite, que rien ne se passe comme prévu. Il incarne un homme prêt à passer 20 ans en prison mais pas à mourir, qui se bat pour avoir un pays, mais les événements qu'il a provoqués dégénèrent. Je ne voulais pas qu'il soit un pur méchant. Ces gens étaient des indépendantistes. Nous ne sommes pas encore dans le terrorisme actuel. Humaniser ce personnage, qui était un intellectuel et un universitaire, permet de faire réfléchir à son combat. Et il m'apparaissait important de donner du relief aux adversaires, et d'exprimer leur point de vue. J'avais d'ailleurs interdit que sur le plateau on les appelle "Terroristes", il fallait dire "Indépendantiste" ou bien "Freedom fighter" (terminologie Anglo-saxonne).

Et Vincent Perez et Josiane Balasko ?

Vincent Perez avait fait mon premier court métrage et j'adore travailler avec lui. Sa prestance naturelle s'est avérée parfaite pour jouer un général de la Légion un peu à l'ancienne. Quant

à Josiane Balasko, elle a été séduite par ce rôle plus sérieux que ce qu'on lui propose en général, savant mélange entre Marie-France Garaud et Simone Veil. Ça lui a même un peu rappelé Mme Musquin, son fameux rôle dans LE PERE NOEL EST UNE ORDURE, pour lequel déjà, à l'époque, elle s'était inspirée de Simone Veil.

Comment avez-vous pu tourner les scènes les plus violentes avec les enfants ?

Les enfants ont été formidables. En Belgique nous avons casté la petite qui joue Louise, et l'enfant qui reçoit une gifle. Les autres ont été choisis sur place, au Maroc, le plus jeune avait quatre ans. Pendant mes recherches sur l'événement, j'avais été surpris par tous les horizons différents d'où venaient ces enfants, à l'image des hommes de la Légion qui ont aussi des origines très diverses. Et il était important de restituer cette diversité : l'école de la République les rassemble tous. Les enfants ont été très disciplinés, très impliqués, et se sont beaucoup amusés. Nous avons abordé les scènes sous forme de jeux pour éviter par exemple qu'ils aient peur des explosions. Ils ont été entraînés par le chef cascadeur comme le jeune garçon qui reçoit la gifle et dont la tête percute la vitre. Kevin devait susciter l'expression de leurs peurs et avait ordre de ne pas trop copiner avec eux !

Où avez-vous tourné ?

Au Maroc, à une demi-heure de Marrakech, en plein désert. On a eu une journée avec 52° à l'ombre ! Les artificiers marocains avaient tendance à exagérer les charges d'explosifs, et il y a eu quelques accidents : Alban s'est déboité une épaule et s'est brûlé une main, et David a fini avec 5 points de sutures dans la paume gauche ! Mais cela n'a arrêté personne car tous étaient motivés et désireux de faire partie de la bande. Physiquement, le tournage a été

éprouvant : on tournait à 2 caméras et en équipe double en permanence, ce qui est très difficile mais qui permet de gagner du temps. Je tire un coup de chapeau particulier à Julien Meurice, chef-opérateur et cadreur, qui portait 8 kg de matériel sur l'épaule tous les jours.

Les autorités du pays vous ont-elles aidé ?

Nous avons pu tourner sur la plus grande base militaire du pays où avaient été tournés LA CHUTE DU FAUCON NOIR et la série JACK RYAN. Les autorités marocaines nous ont beaucoup aidés, nous avions même un fourgon blindé surveillé par l'armée pour nos armes et explosifs. Un jour, nous avons perdu une balle et nous avons dû fermer le plateau jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée : l'un des techniciens a dû passer tout le sable au détecteur de métaux !

Vous avez été très bien accueillis par les villageois…

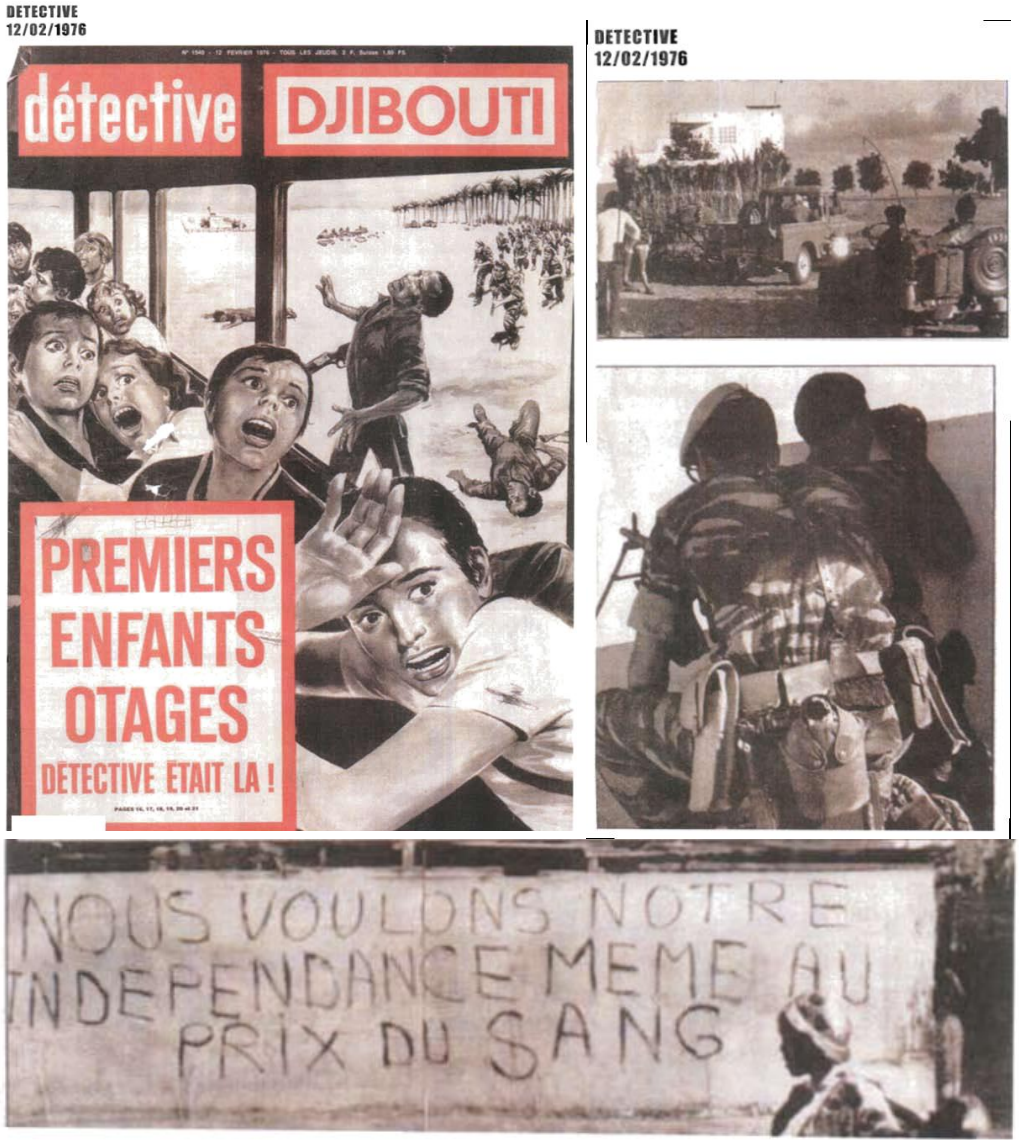
Nous leur avons creusé un puits, et reconstruit leur mosquée. Nous avons engagé une partie des habitants, dans les équipes déco et régie. C'est une bonne chose d'avoir pu donner un peu à ces gens qui nous ont si bien accueillis dans leur village...

Quelles étaient vos intentions pour la musique ?

Pour la musique, mon projet était de mêler plusieurs genres des seventies : du rock au blues, du John Barry, avec un peu d'emphase pour toute la fin du film. Sébastien Pierre a fait un gros travail au son : pendant les 15 dernières minutes, la musique devait faire mal aux tympans pour éveiller et accompagner chez le spectateur sa peur pour les enfants; pas quelque chose d'esthétisant, mais qui ponctue l'action de claquements qui font tressaillir.

D'APRES UNE HISTOIRE VRAIE – La presse nous raconte

« **7 heures du matin, à Djibouti, le 3 février**. Un car de ramassage scolaire transportant trente et un fils et filles de militaires français fait halte dans la banlieue de la ville. Sept Africains, arme au poing, font irruption à l'intérieur. Ils forcent le chauffeur à conduire le véhicule jusqu'au-delà de la frontière. Le véhicule s'immobilise dans le no man's land qui sépare le territoire français des Afars et les Isaas. Pour les petits Français, c'est le début de trente-six heures d'un enfer qui finira trangiquement. Membres du Front de Libération de la Côte des Somalis, les terroristes exigent l'indépendance immédiate de Djibouti. « Faute de quoi les enfants seront égorgés ». »*Détective,* n° 1543, 12/02/1976



Détective, n°1543, 12/07/1976

« C’est le ministre des Armées qui choisit d’envoyer immédiatement sur place les neuf tireurs d’élite du lieutenant Prouteau. Des gendarmes stationnés à Maisons-Al-fort dont presque personne n’a parlé jusqu’ici et qui sont les as des as du tir militaire. Des tueurs à tous les coups. A 3 heures de l’après midi, le jour même, ils seront à bord d’un DC 8 spécial qui décolle de Roissy. Premier renfort qui sera suivi le lendemain de hui cents gendarmes. » *Minute*, n°722, 11-17/02/1976

« Dans l’après-midi du mercredi 4, la situation des enfants devenait de plus en plus dramatique et leur vie paraissait sérieusement menacée par le comportement des terroristes, qui semblaient de plus en plus nerveux. Les autorités françaises ont alors décidé de passer à l’action. Un dispositif approprié avait été mis en place. Des unités à pied et des automitrailleuses légères avaient pris position autour du poste français à environ 200 mètres du car scolaire. Des tireurs d’élite amenés spécialement de France avaient été postés sous des palmiers en avant du poste, à 180 mètres du car. » *Le Monde,* 13/02/1976

« **Vers 14h30**, on fait apporter un repas aux enfants. Un léger soporifique a été ajouté à la nourriture. Quant aux terroristes, ils ont leurs rations venues de l’autre côté. Les militaires qui aperçoivent jusque-là les messages des gosses derrière les vitres du car comptent que tous s’assoupiront après avoir mangé. Et que seules apparaîtront alors les silhouettes des kidnappeurs. Des cibles parfaites… Et une astuce à la française ! » *Minute*, n°722, 11-17/02/1976

« Paris avait choisi la manière forte, « la vie des enfants lui semblant à chaque instant un peu plus menacée ». C'étaient donc aux tireurs d'élite de choisir le moment opportun. A 15h45 GMT, ils ont dans leur ligne de tir cinq terroristes. Quatre à l'intérieur du car et un à l'extérieur venu de Somalie pendant la nuit. Les cinq hommes sont abattus. Mais un sixième était tapi au fond du car. Il a le temps de tirer une rafale. Elle tuera une fillette de cinq ans et blessera cinq autres enfants dont deux grièvement. Le chauffeur du car et l'assistante sociale sont touchés eux aussi. Le terroriste tombe à son tour. » *Le Figaro* – 05/02/1976

Les paras en position de combat face à la frontière. Au loin, le car où furent prisonniers les jeunes enfants. *Paris Match,* 21/02/1976

« Côté français, beaucoup d'hommes : des légionnaires du 2e régiment étranger de parachutistes – des durs à béret vert – et des « marsouins » de l'infanterie de marine en tenue camouflée. Beaucoup de véhicules blindés, des jeeps, des canons de 75, tous pointés vers le sud et généralement plus ou moins dissimulés derrière des épineux et sous des tentes de camouflage. » *Le Figaro*, 07/02/1976

« Aucune personne n'a été faite prisonnière. En revanche, lorsque les enfants ont été ramenés à Djibouti, on a constaté que l'un d'eux manquait à l'appel. Il est apparu par la suite qu'il avait été conduit de l'autre côté de la frontière après que le car en eut été rapproché. Cet enfant a été détenu plusieurs jours dans le nord de la Somalie par des terroristes qui ont déclaré appartenir au Front de libération de la Côte des Somalis. Il a été heureusement restitué le 8 février à l'ambassadeur de France en Somalie. » *Le Monde,* 13/02/1976

LISTE ARTISTIQUE

André Gerval	Alban LENOIR
Jane Andersen	Olga KURYLENKO
Georges Campère	Michaël ABITEBOUL
Pierre Cazeneuve	Sébastien LALANNE
Patrice Lorca	David MURGIA
Jean-Luc Larrain	Guillaume LABBE
Barkhad	Kevin LAYNE
Philipp Shafer	Ben CURA
Général Favrart	Vincent PEREZ
Michèle Sampieri	Josiane BALASKO
Morad	André PIERRE
Louise	Salomé GUERREAU
John	Yanisse LRHORFI
Henri	Macéo TIMMERMAN-GABET
Malik Rahmani	Nabil AZOUFI
Ilyass	Abdeladim MAZOUZI
Bryan	Filippo CRINE
Frère de Jacqueline	Ali AIT MAZOUZ
Jacqueline	Rhita BASTOUN
Gary	Lorenzo OZORES
Mahat	Moumouni SEYDOU ALMOCTAR
Aide de camp	Adrien CURI
Bernard	Kelyan KEZBARI
François Simon	Claudio DOS SANTOS
Joséphine	Pauline SAKELLARIDIS
Toufik	Yannick LYUMUGABE
Rahal	Bamba DIOP

Légionnaire #1	Kamal KENZO
Yvette Gerval	Elsa RODDE
Zyed	Ahmed MAZOUZI
Pilote de l’air	Marc PIERRET
Légionnaire #2	Jean-Baptiste MAFRAND
Infirmière	Julie MARIE
Maîtresse	Aurélia PICOD
Légionnaire costaud	Fayçal ATTOUGUI

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Fred GRIVOIS
Scénario	Fred GRIVOIS
En collaboration avec	Jérémie GUEZ
	Iléana EPSZTAJN
Producteurs	Raphaël ROCHER
	Henri DEBEURME
Coproducteurs	Jacques-Henri BRONCKART
	Olivier BRONCKART
Productrice exécutive	Elsa RODDE
Directeur de production	Hubert BRAULT
Productrices exécutives Maroc	Souâd LAMRIKI
	Bénédicte BELLOCQ
Directeur de la photographie	Julien MEURICE
Chef Monteur Image	BAXTER
Son	Fabrice OSINSKI
	Emmanuel AUGEARD
	Adrien ARNAUD
	Sébastien PIERRE
Musique Originale	Mike & Fabien KOURZTER
Superviseur Musical	Stéphane JUNK
Coordinateur de Post-Production	Alexandre ISIDORO
Superviseur Effets Visuels	Benjamin AGEORGES

Chef Décoratrice	Halima ZNIBER
Chef Costumière	Emmanuelle BELLOCQ
Chef Maquilleuse	Maria JITTOU
Régisseur Général	Rabii EL BAKKI
Conseiller Technique Militaire	Jean-Michel CHAPELAIN

Une coproduction

EMPREINTE CINEMA, SND GROUPE M6, VERSUS PRODUCTION, C8 FILMS, PROXIMUS